

LE ROYAL DEUX-PONTS ET LES COMTES DE FORBACH

par M. Lucien HENRION, membre titulaire

En partant du livre en allemand "Der Herzog und die Tänzerin" par Adalbert, Prinz von Bayern, livre édité par la Pfälzische Verlagsanstalt Neustadt an der Weinstrasse en 1966 (le titre en traduction : "Le Comte et la danseuse" par Adalbert, Prince de Bavière).

Nous sommes à l'époque du rococo. Louis XV est roi de France. La Pompadour est à son déclin.

La famille de Wittelsbach était alors en évidence en Allemagne. La lignée latérale des Birkenfeld (Hundsrück) et qui perpétue encore les Wittelsbach, arrondissait son domaine par d'habiles mariages, prenant ainsi pied en Alsace près de Haguenau, près de Colmar et dans le Palatinat, en héritant du duché de Deux-Ponts.

Tous les chefs de famille portaient le prénom de Christian.

En 1750, Christian, alors quatrième du nom, avait 18 ans. Il était grand, élancé, intelligent, cavalier et chasseur. Il s'était réservé les possessions allemandes et celles du Nord de l'Alsace, cédant celles du Haut-Rhin, autour de Ribauvillé, à son frère Frédéric Michel, colonel, propriétaire du Régiment au service de la France "Le Royal Alsace".

Le père, Christian III était mort jeune, à 30 ans.

Christian, son fils, se devait de se marier en son rang, de sorte que sa liaison avec Marianne Camasse, danseuse à l'Opéra de Mannheim, n'allait pas dans le sens des visées familiales.

Marianne, aux origines mal définies, était née le 9 septembre 1734 à Strasbourg, pour rejoindre Mannheim avec sa mère, Eléonore Roux, à la mort de son père, à la profession mal déterminée.

Les enfants étaient engagés à l'Opéra du Prince Electeur.

LE ROYAL DEUX-PONTS

L'idylle s'esquissait rapidement. Des billets doux s'échangeaient. Marianne résistait, en raison de la différence de conditions, mais, finalement, posant ses conditions, à savoir : une union catholique, lui étant protestant. Le mariage était célébré en secret à Deux-Ponts, dans une maison privée, par un prêtre catholique.

Marianne devait en souffrir ; cette mésalliance l'écartait de la haute société. Marianne se confinait provisoirement au château de Deux-Ponts. De cette union devaient naître : le 20 juillet 1752, un autre Christian, cinquième du nom, le 18 juin 1754, Guillaume, inscrit à l'état civil sous Philippe, puis Jules, Caroline et Elisabeth-Frédérique.

Tout en maintenant ses contacts avec les maisons allemandes, Christian V se rendait souvent à la Cour de Versailles et s'y trouvait sous la protection de la marquise de Pompadour, qui s'intéressait à la situation du couple, permettant ainsi à Marianne de mieux s'épanouir. Elle se mettait en confiance, étant dorénavant admise dans la haute société et notamment à Paris.

Ils y logeaient à l'Hôtel de Deux-Ponts, rue Royale.

Christian affichait sa francophilie. Suivant l'exemple de son frère Frédéric Michel, était créé en 1757 le Royal Deux-Ponts, au service de la France et au profit de ses enfants.

Lui revenaient le recrutement, la nomination des officiers et le règlement de la solde. La compagnie de base "La Colonelle" était sa propriété. Le contrat était signé à Deux-Ponts ; au départ deux bataillons, puis un troisième.

Le premier commandant le régiment était le baron de Closen.

L'uniforme était à l'image de celui du Royal Alsace : habit bleu roi, pantalon blanc, retroussis rouges (plus tard jaunes), boutons argentés. Le drapeau de la compagnie de base était à fond blanc avec flammes et croix blanche. Les autres compagnies étaient à drapeau, à même fond et même croix, les flammes étant, suivant l'unité, rouges, noires ou jaunes.

En la circonstance, Mademoiselle Marianne, ainsi qu'elle était dénommée, devenait comtesse de Forbach, par achat, le 1^{er} octobre 1756, de la seigneurie du lieu. Lors de son installation au château de Forbach, étaient tirées 14 livres de poudre. Marianne était inscrite au conseil judiciaire d'Alsace et le duc de Lorraine, Stanislas Leczinski lui délivrait lettres patentes.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Le premier mariage n'étant pas reconnu valide, il était procédé, le 3 septembre 1757 à Deux-Ponts à un second entre Christian, comte palatin et duc de Deux-Ponts et noble Marie-Anne Camasse, comtesse de Forbach. Cette confirmation entraînait légitimation des trois enfants alors nés.

Le Royal Deux-Ponts entrait en campagne. Son comportement ne fut pas glorieux. En 1758, Christian prenait lui-même le commandement, aidant le prince de Soubise, préalablement battu à Rossbach, à se redresser, notamment à Bergen, en 1759. Son frère, Frédéric Michel, devenu maréchal, y apportait sa contribution en prenant Dresde. Ainsi était-il mis fin à la guerre de Sept Ans.

Le Royal Allemand déplorait la perte de 150 hommes.

La marquise de Pompadour morte, l'homme fort était le duc de Choiseul.

Le 9 mai 1764, celui-ci invitait le baron Closen à se préoccuper du jeune Christian V, alors âgé de 12 ans et à le reconnaître dès maintenant comme son successeur à la tête du Royal Deux-Ponts ; ledit baron devait mourir quelques jours plus tard. Le duc de Choiseul écrivait de suite, le 28 mai 1764 au duc de Deux-Ponts que, selon décision royale, le commandement du régiment était réservé à l'aîné, Monsieur de Forbach et, éventuellement, s'il devait lui arriver malheur, au plus jeune et ce, dès l'âge de 23 ans, âge légal pour la prise de possession d'un tel poste.

Début 1768, Christian junior entrait au service effectif du Royal Deux-Ponts comme sergent. Par lettres du 20 avril 1768, il était nommé sous-lieutenant. Le régiment était alors en garnison à Strasbourg, sous le commandement du colonel De Bergh.

Guillaume entrait aussi au service militaire, en rejoignant son frère aîné à l'école d'artillerie et d'ingénieurs de Bapaume.

Marianne, leur mère, les considérait comme de futurs Turenne, la nature ayant mis en eux le germe de toutes les vertus.

Elle souhaitait à Christian ; la prudence du serpent, la force du lion, le silence d'Archimède, la valeur de César, la sagesse de Scipion, les vertus de Caton et le caractère de Henry IV.

En avril 1769, le lieutenant Christian, comte de Forbach, rejoignait son régiment à Strasbourg, pour prendre part, en juillet, aux manœuvres.

LE ROYAL DEUX-PONTS

vres de Compiègne, en présence du Roi et de ses parents. De Choiseul est ravi de la tenue du Royal Deux-Ponts.

En 1770, Marianne, comtesse de Forbach, en se réservant la jouissance, transmettait sa possession de Forbach à ses fils.

Guillaume (Philippe) écrivait, le 1^{er} avril 1770, de Strasbourg :
” Nous, grenadiers du Royal Deux-Ponts, monterons pour la première fois la garde sous le commandement de Monsieur De Lilienberg, capitaine des grenadiers du régiment ”.

A cette époque, l’emblème du régiment se modifiait : une Croix de Saint-André, des lys royaux en or, une couronne royale et le blason des ducs de Deux-Ponts.

Etait dès lors bien marquée l’appartenance de ce régiment au Roi de France.

Pour parfaire leur éducation militaire, les deux frères intégraient l’école du génie de Mézières, le 2 septembre 1770.

Le 5 janvier 1771 naissait un nouveau comte de Forbach, pré-nommé Jules Auguste Maximilien.

Les Deux-Ponts restaient bien en cour à Versailles au travers de la comtesse Du Barry, qui avait fait supplanter le comte de Choiseul par le comte d’Aiguillon.

Le 4 avril 1771, Caroline, l’aînée des comtesses de Forbach, prenait pour époux à Deux-Ponts, le comte François Le Gai de Lansalut du Plessis, seigneur de Lavalette et d’autres lieux, camérier des comtes de Deux-Ponts.

A Philippe, depuis de façon continuelle prénommé Guillaume, alors âgé de 18 ans, était promis le commandement du régiment Deux-Ponts-Dragons, crée par le comte de Schomberg en 1657.

A cet effet, Guillaume, sous-lieutenant au Royal Deux-Ponts était promu, le 5 mai 1772, capitaine au Schomberg-Dragons.

Christian junior était lui, nommé le 3 juillet, colonel, mais à utiliser comme lieutenant-colonel au Royal Deux-Ponts, alors à Sélestat.

En tant que tel, le chef de corps, le colonel Boistel lui fit commander, en 1773, les manœuvres annuelles et le complimenta pour ses qualités militaires.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Son père le félicitait, en lui demandant de se rendre digne du régiment en renom.

Il souhaitait, mais en vain, marier son neveu Frédéric Michel à la comtesse de Brionne mais, par autres concours, il devenait le père du futur roi de Bavière, Max Joseph.

La grave maladie de Louis XV et sa mort devaient conduire à la mise à l'écart de la Du Barry.

Entre-temps, le 7 décembre 1774, les comtes de Forbach étaient autorisés à ajouter à leur nom : De Deux-Ponts, mais sans droits de succession à ce titre.

En 1775, était ordonnée une concentration militaire en bordure de la Manche, en raison d'une situation tendue avec l'Angleterre, du fait de ses colonies américaines. Guillaume se retrouvait avec le Schomberg-Dragons à Ardres dans le Pas-de-Calais, alors que Christian attendait à Deux-Ponts l'âge canonique de 23 ans pour rejoindre et commander le Royal Deux-Ponts à Dunkerque.

Le comte Christian IV de Deux-Ponts décédait le 5 novembre 1775 à l'âge de 53 ans. Ce fut grand deuil et lourde épreuve pour la famille. Le comté de Deux-Ponts revenait à son neveu Charles Auguste. L'époque française de Deux-Ponts se terminait.

Marianne se retirait à Forbach, en terre française. Son neveu lui contestait le titre de veuve du duc de Deux-Ponts, ne reconnaissant pas les mariages antérieurs et les légitimations intervenues.

La comtesse devait céder ses biens en Palatinat.

Charles Auguste n'admettait pas non plus que Christian puisse commander le Royal Deux-Ponts en raison même de sa dénomination, lui, laissant la possibilité de prendre la tête d'un autre régiment.

Guillaume pouvait, sans difficultés, rejoindre son régiment de Dragons, transféré à Sarrebourg, Phalsbourg et Puttelage en Moselle. Quant à Christian, intervenait un arrangement ; il pouvait se mettre à la tête de son régiment transféré de Lille à Sarrelouis, étant précisé que l'unité restait la propriété du comté de Deux-Ponts.

Finalement était signé, le 10 avril 1777, un arrangement sous la signature de Charles Auguste, duc de Deux-Ponts, d'une part et de Madame La Douairière de feu le duc de Deux-Ponts, comte de Forbach, Christian IV, ses enfants, seigneur Christian de Deux-Ponts,

LE ROYAL DEUX-PONTS

comte de Forbach, colonel du régiment Royal Deux-Ponts, seigneur Guillaume de Deux-Ponts, comte de Forbach, capitaine au régiment de dragons de Schomberg, dame Caroline, épouse de Monsieur de Lansalut, demoiselle Elisabeth Frédérique.

Ce document, officiellement ratifié le 4 septembre 1777, valait désistement sur tous droits en Allemagne, y compris sur la succession du duché.

A cette époque, prenait corps en France un intérêt grandissant pour la liberté de l'Amérique du Nord. A la suite des premiers combats, menés victorieusement à Lexington par Washington, naissait l'idée de l'envoi d'un corps de volontaires. L'ennemi était l'Angleterre. Etait en vue aussi la reprise du Canada. La France aidait d'abord financièrement les insurgés, tandis que certains princes allemands envoyaient des troupes au profit des anglais.

Le 4 juillet 1776, treize états se déclaraient indépendants.

Christian de Forbach, comme il s'intitulait, s'y intéressait vivement. Lui et ses amis prenaient des contacts et achetaient tout un arsenal de guerre. Vergennes et Jacques Necker, le père de Madame de Staël, futur ministre des finances, les confortaient, les mettaient en relation avec le jeune marquis de La Fayette, qui armait deux navires.

Benjamin Franklin était, en notre pays, le promoteur de l'intervention française.

Le Roi de France l'admettait en disant qu'il s'agissait de la France sans ses drapeaux, les officiers étant à leur compte.

Lamartine écrivait : La Fayette et les autres jeunes officiers exprimaient le vœu secret d'une réussite d'un grand peuple pour sa liberté dans un monde nouveau.

Washington poursuivait son mouvement en battant l'anglais Bourgoigne à Saratoga et en tenant en échec Clinton à Valley Forge, grâce à l'intervention de La Fayette. Notre compatriote apportait plus de courage et de volonté que de métier. Le Congrès reconnaissait en lui le précurseur des troupes françaises. A 20 ans, il était général.

Christian, de plus en plus enthousiaste, avait associé son frère Guillaume, nommé le 2 octobre 1777 lieutenant-colonel au Royal Deux-Ponts.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Leur mère, Marianne de Forbach, était l'âme de l'idée et grâce à ses entrées à la Cour, elle permettait au Royal Deux-Ponts de faire partie du corps expéditionnaire.

L'engouement était grand parmi les officiers, même le comte palatin Max-Joseph voulait y joindre son Royal Alsace, mais son frère ne l'admettait pas.

Le 26 février 1778 était signé un acte avec les insurgés, reconnaissant leur indépendance.

Washington, quelque peu en difficultés, engageait La Fayette à hâter le renfort français.

L'Espagne s'y associait avec en arrière pensée la reprise de Gibraltar.

A cette époque, Guillaume de Forbach prenait, le 11 janvier 1780, pour épouse la comtesse Palestron, sœur de la très influente comtesse de Polignac. La lune de miel fut brève, Guillaume devait rejoindre son Royal Deux-Ponts à Landerneau en Bretagne.

Christian, relevant de maladie, était également au rendez-vous. Le commandement en chef revenait au général, comte de Rochambeau, son adjoint était le comte suédois Axel de Fersen.

La participation à l'expédition des frères de Forbach est particulièrement bien connue, grâce aux journaux de guerre tenus par Guillaume et leur camarade Louis de Closen, fils du premier commandant du Royal Deux-Ponts, officier d'ordonnance de Rochambeau.

Christian était de bout en bout de l'affaire, alors que Guillaume revenait en France, dès la victoire de Yorktown acquise, avec mission de l'annoncer à son Roi.

Le régiment s'embarquait, le 4 avril 1780, à Brest. En raison de la modicité des moyens de transport pour les six régiments désignés, deux durent rester en rade. Le Royal Deux-Ponts et le Bourbonnais formaient la 1^{ère} brigade, sous le commandement du colonel, marquis de Laval, le Soissonais et le Saintonge, la 2^e brigade du brigadier de Custines. En tout : 5 000 hommes.

Le Royal Deux-Ponts était réparti sur 5 bateaux : l'Eveillé avec 64 canons, Vénus, Comtesse de Noailles, Loire et l'Ecureuil.

L'amiral, chevalier du Ternay, prenait, le 14, le commandement des 36 bateaux, le navire amiral étant le Duc de Bourgogne, avec le général

LE ROYAL DEUX-PONTS

Rochambeau à bord, Christian et Guillaume se trouvaient sur l'Eveillé.

La traversée fut longue en raison de vents contraires et d'attaques anglaises toutes déjouées.

La côte américaine était touchée, le 11 juillet, en l'état de Rhode Island, à Newport. Rochambeau, le premier à terre, mettait sa troupe en garde.

Les régiments étaient sérieusement malmenés par la longue traversée. Le Royal Deux-Ponts comptait 450 malades et 9 morts.

En cet état de scorbut, la troupe française n'était pas opérationnelle, Clinton, l'anglais, ne se trouvait qu'à 250 kilomètres.

Guillaume notait : " nous sommes bien peu et je constate que nous n'aurons guère d'influence sur la campagne, à défaut de notre deuxième division".

Le contact avec la population, d'abord distant, s'améliorait grâce au commerce et les dames s'intéressaient aux soldats à bel uniforme. Le comte de Lauzun s'amouracha d'une quakeresse, leurs moyens de communication étant le latin.

En juillet, 20 navires allemands mettaient en excitation les Français, qui prirent toutes dispositions utiles vers la mer et sur terre.

L'alerte passée, l'attente se poursuivait entrecoupée par la visite de La Fayette et du général Heath.

Se présentaient également des Indiens du Canada pour réclamer leur libération par les Français.

A la mi-septembre, Rochambeau, accompagné de La Fayette, rencontra, dans le Connecticut, à Hartford, Washington, alors amoindri par le revers de Camden. Rochambeau se déclarait prêt à intervenir sur New York, appuyé par la flotte française, mais l'opération n'eut pas lieu.

Tout en se parant d'une nouvelle possible arrivée des anglais par la mer, étaient pris les quartiers d'hiver. Le Royal Deux-Ponts passait ainsi les frimas en la ville de Newport.

Le 31 janvier 1781, Christian de Deux-Ponts se rendait à West Point pour y rencontrer Washington en son quartier général. Le général en chef américain était reçu à son tour, en mars, à Newport, avec grands honneurs.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Pendant cet hiver, nos navires ne restaient pas inactifs, en arraisonnant plusieurs bateaux anglais dont le Romulus avec 44 canons. Etaient capturés aussi quelques navires corsaires.

L'anglais Cornwallis se faisait menaçant par terre et sur mer, mais les dispositions prises faisaient taire toute velléité d'attaque. Washington n'était, cependant plus en état de réagir, il en appelait à la France, sollicitant d'elle une aide accrue. Sans celle-ci, note-t-il, l'Histoire nous aurait été contraire.

Heureusement qu'existait dans le camp anglais une rivalité sourde entre Clinton et Cornwallis. Ce dernier battait Green, mais La Fayette avec sa troupe (la première ne comprenant pas le corps expéditionnaire) et malgré sa faible aptitude au combat, gênait Cornwallis, au point de lui détruire son arrière garde à Richmond.

A noter que la population était anti-anglaise, situation fort favorable.

Entre-temps, en relation avec les espagnols, l'amiral De Grasse, en venant des Antilles, entreprenait des raids maritimes le long des côtes.

S'échafaudait l'envoi des îles françaises de trois régiments français. En attendant, le plan franco-américain était de fixer Clinton à New York pour éviter sa jonction avec Cornwallis, qui était d'avis avec Washington, même soutenu, n'avait pas de moyens de s'exprimer.

Cornwallis s'était entre-temps retranché à Yorktown et Gloucester.

En fonction, était décidé un raid vers le sud.

En juin 1781 se tenait, à cette fin, un conseil de guerre sur le Neptune, en présence des frères de Forbach ; y étaient mis au point les détails de la marche vers la Virginie en passant par New York.

Washington disposait de 49 régiments d'infanterie, 4 d'artillerie, 4 de cavalerie et un de génie, mais à effectif fort incomplet. Leur combativité était bonne. Ils avaient été adaptés sur le modèle autrichien par le comte Von Steuben. Le corps expéditionnaire français se mettait en route le 18 juin. Le Royal Deux-Ponts arrivait le 29 dans l'état de New York, sans avoir combattu, mais au prix de grandes difficultés. Clinton restait inactif pour ne se manifester qu'aux abords du Hudson, à l'occasion de la jonction avec Washington.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Les Français se mettaient en position à gauche près de Philipsburg, en face de l'île de New York. Trois déserteurs du Royal deux-Ponts repris, étaient fouettés.

Le 21 juillet 1781, se poursuivait la marche vers le sud en ordre de bataille en direction des forts couvrant New York, dont les défenseurs, d'autres allemands, des chasseurs hessois, se manifestaient par leurs feux, mais sans grand mal pour les assaillants, qui attendaient l'arrivée qui sera effective, à la mi-août, du renfort par mer de l'amiral De Grasse.

Guillaume de Forbach commandait alors les bataillons de chasseurs et de grenadiers de sa brigade, en arrière-garde. Le mouvement se faisait sous la pluie, Guillaume passant, le 21 août, en flanc garde gauche, puis en avant-garde en direction du Hudson en protection du passage du fleuve, puis de la progression vers New York. Philadelphie était atteint le 3 septembre 1781. Rochambeau y entrait triomphalement.

Aux abords de nombreuses colonies allemandes, le langage était l'allemand et le paysage ressemblait à celui du Palatinat.

La position des insurgés s'assurait par la présence au large de la flotte De Grasse, qui avait défait l'escadre anglaise, et au moyen de l'apport du renfort commandé par le marquis de Saint-Simon.

Les forces de Washington et de La Fayette se joignaient, le 14 septembre, à Yorktown et à Gloucester. La troupe de Rochambeau se rapprochait, remontant la York River en bateau, à partir d'Annapolis.

Ainsi, au complet, Washington se mettait en ordre de bataille.

Pendant que Guillaume partait en inspection avec Rochambeau, se mettait en place, à l'aile gauche, le Royal Deux-Ponts en des redoutes délaissées par les anglais, pour se rapprocher par progression de la rive, avec vue sur les navires ennemis bloqués par les bateaux français.

L'opération se poursuivait malgré escarmouches sans grande conséquence. L'attaque se précisait au moyen de travaux de tranchées d'approche en direction du système défensif anglais.

Le 14 octobre, Guillaume rendait compte de son action. Le régiment du Gâtinois et celui du Royal Deux-Ponts, sous le commandement du baron de Viomenil prenait en compte la redoute de gauche. Celui-ci lui marquant sa confiance, le mettait à la tête des Grenadiers et des Chasseurs de ces deux unités.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Guillaume écrivait : « Je devais de nuit prendre d'assaut la redoute désignée. Il m'ordonnait de me mettre en état d'attaquer et d'attendre les ordres. »

« En cours d'après-midi, je rejoignais le commandant de brigade en compagnie du lieutenant-colonel de l'Estrade, colonel du Gâtinois et de deux sergents qui devaient assurer la progression.

Ensuite, je réunissais mes capitaines, leur déclarant, les instructions données, être certain de pouvoir compter sur le courage de leurs hommes. J'étais fier, d'autant que mon frère était associé. La nuit tombée, l'ordre reçu, ma troupe s'ébranlait.

En tête des chasseurs du Gâtinois ; les premiers portaient des fascines, les huit suivants des échelles. Suivaient les chasseurs du Royal Deux-Ponts, en colonnes de section. En tête, les deux sergents déjà évoqués et huit charpentiers. En arrière, en protection, les chasseurs du Boulonnais et d'Agénois. En réserve, le 2^e Bataillon du Gâtinois commandé par le comte de Rostaing.

Au signal convenu, ma troupe se mettait en route silencieusement. Découverts, nous pressions le pas pour arriver, malgré la vive fusillade, devant la tranchée de la redoute.

L'entreprise était malaisée pour prendre pied sur le parapet. Moi-même, en difficulté, parvenait, grâce à l'aide d'un jeune sous-lieutenant du Gâtinois. L'ennemi, bien soutenu, nous attaquait baïonnette au canon. Pendant ce temps, les charpentiers réussissaient des brèches dans les palissades, nous facilitant l'approche. Nous pouvions ainsi nous rendre maître en force des approches du parapet.

Alors que j'ordonnais l'assaut final, l'ennemi se rendait.

Grenadiers, chasseurs et tous présents, fort heureux du résultat, répétaient joyeusement mon « Vive le Roi », malgré le feu d'artillerie soutenu par l'ennemi. Je n'ai jamais ressenti un tel sentiment de joie, mais sans pouvoir goûter ce plaisir, devant me préoccuper des blessés et des prisonniers, ainsi que de la défense de notre prise, car déjà s'annonçait la contre-attaque. Observant notre progression, j'étais blessé par éclats de pierre, m'obligeant à me faire soigner.

Nos pertes : 56 blessés et morts du Gâtinois, 21 du Royal allemand et 15 de l'Agénois ».

Viomenil, rendant compte à La Fayette, mettait en évidence le courage de Guillaume en le proposant au grade de brigadier.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Cornawallis voulait se retirer vers Philadelphie, mais en raison du mauvais temps, ne pouvait se transférer sur l'autre rive.

Finalement, il était contraint à solliciter un armistice, puis capitulait le 19 octobre 1781, suivant acte signé à York par lui-même, l'amiral anglais Simonds, Washington, Rochambeau et De Grasse.

Pendant que le Royal Deux-Ponts restait sur sa position, Christian de Forbach était invité à la cérémonie de la capitulation.

Le bilan était conséquent : 8 418 prisonniers dont 156 officiers ; autre prise : 214 canons.

Au départ des prisonniers, était présent le Royal Deux-Ponts. Parmi ceux-ci, d'autres Allemands de Hesse et d'Ansbach. Le sang parlant, ils étaient salués, autant en compatriotes.

Le commandant des régiments d'Ansbach, Voit von Salzburg, adversaire, remettait à Guillaume de Forbach son rapport à transmettre, en même temps qu'il était chargé par Rochambeau de faire parvenir à Versailles le double de l'acte de capitulation et les drapeaux pris. Christian donnait à son frère une lettre pour leur mère, lui expliquant que Guillaume était un héros pour avoir pris en tête de sa troupe une redoute anglaise.

Le 24 octobre 1781, il partait de Yorktown pour s'embarquer sur l'Andromaque. Arrivé en France en décembre, le comte de Ségur, ministre de la guerre, lui fait part de ce que, bien que n'ayant pas le temps de présence nécessaire, le roi lui remettait l'ordre militaire de Saint-Louis. En autre récompense, il était invité aux festivités consécutives à la naissance du dauphin.

Guillaume de Deux-Ponts, comte de Forbach, entrait dans l'histoire des Etats-Unis d'Amérique.

Christian restait. Sept compagnies du Royal Deux-Ponts rejoignaient Williamsbourg, la capitale de la Virginie, les trois autres, sous le commandement du baron d'Esenbeck, s'implantaient à Jamestown. En remerciement, Washington remettait à Christian un canon.

Pendant cette période de pourparlers, les Français se montraient en festivités et fréquentaient les salons. Christian y rencontrait Miss Lucy Randolph, fort belle, bien élevée, mais réservée, selon Closen.

Madame de Forbach songeait cependant à lui faire rencontrer une

LE ROYAL DEUX-PONTS

fiancée de son rang, ainsi que cela ressort de lettres adressées de Versailles. Il était question de Mademoiselle d'Avanes, mais elle n'avait pas assez de noblesse.

En ces circonstances, Christian était fait marquis de Deux-Ponts et Guillaume vicomte de Deux-Ponts, malgré les protestations du comte en titre.

Guillaume, élevé au rang de maître de camp, prenait le commandement du régiment de dragons Chabot-Jarnac, rebaptisé en Deux-Ponts-Dragons, avec garnison à Stenay. Par la suite, il devait se perpétuer en 3^e régiment de chasseurs.

Pendant ce temps, Christian allait à la chasse et se prélassait en mondanités, notamment chez le colonel Randolph.

En juillet 1782, il devait rentrer en France au grand désespoir de Lucy. En fait, il ne mettait pied sur le sol de son pays que l'année suivante.

Pendant ce temps, s'amassaient au pays de France des nuages sur la famille de Forbach : était en cause le bien de Forbach revendiqué par les descendants de Stralenheim, le propriétaire antérieur. Souffraient également discussion sur les titres allemands donnés à Messieurs les comtes de Forbach, militaires français et à la comtesse de Forbach, devenue « dame duchesse de Deux-Ponts ». Étaient reprochées à celle-ci par les Deux-Ponts en titre, ses dépenses inconsidérées.

Tous ce remue-ménage, alors que le marquis Christian était attendu pour faire la connaissance de la marquise de Bethune-Pologne, qui lui a été choisie pour épouse.

Il débarquait avec son Royal Deux-Ponts, le 20 juin 1783 à Brest. Le mariage était célébré, le 29 juillet, en présence du roi.

Les deux héros recevaient des mains de Rochambeau l'ordre américain de Cincinnatus créé par Washington.

De Guillaume et de la dame de Palestron naissait Charles-Auguste, dont l'acte est comme suit :

« Fils légitime du haut et puissant seigneur, Messire Guillaume de Deux-Ponts, comte de Forbach, colonel, commandant le régiment Deux-Ponts-Dragons, au service de France, chevalier de l'ordre royal, militaire de Saint-Louis et membre de la société de Cincinnatus,

LE ROYAL DEUX-PONTS

seigneur de Pulversheim et autres lieux et de la haute puissante dame, Madame Adelaïde, Rogère, Marine, Louise de Palestron.

Parrain : duc Charles-Auguste de Deux-Ponts, représenté par Messire Agathon de Keralio, maréchal de camp et armées de Sa Majesté très chrétienne, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis. Marraine : Madame Yolande Gabrielle de Palestron, duchesse de Plignac, gouvernante des enfants de France, représentée par la veuve du comte de Deux-Ponts, la grand'mère ».

En août naissait la future baronne Marie-Anne de Cetto à Forbach, où d'autres petits enfants vinrent au monde.

Christian, quant à lui, s'installait avec son épouse à l'hôtel de la Marqué, rue d'Aguesseau, au faubourg Saint-Honoré.

L'époque était aux mariages : la sœur, Elisabeth de Deux-Ponts-Forbach, chanoinesse d'honneur en Auvergne, épousait, en août, à Forbach, le colonel des Hussards, marquis de Chatellier-Dumenil de Publy, près de Haguenau. Il devait mourir à Forbach le 25 mars 1790.

Christian, resté militaire, passait, le 1^{er} juin 1784, brigadier et rejoignait son régiment à Phalsbourg, Belfort et Huningue. Malgré le problème posé par l'accession aux étoiles, Christian reste propriétaire de son régiment, le commandant étant le baron Wurmser. Celui de Guillaume se transforme en 3^e régiment de chasseurs à cheval de Flandres. Lieu de garnison : Sarreguemines.

La révolution approchait et se culminait le 14 juillet 1789, comme chacun sait. L'armée se débandait, mais le Royal Deux-Ponts restait calme. Il se trouvait alors à Neuf-Brisach. Néanmoins, quelques déserteurs que Max Joseph de Deux-Ponts se proposait de renvoyer à Monsieur le marquis de Deux-Ponts, comte de Forbach, maréchal de camp et armées du roi, colonel du régiment Deux-Ponts à Forbach.

Tout se gâtait et le régiment se mutinait à Metz en 1791. Le régiment de Guillaume se comportait correctement ce, malgré les événements et le non-paiement de la solde.

La terreur s'amplifiait et Christian, refusant de suivre son unité désorganisée, quittait l'armée, le 16 mars 1791. Il en informait ses hommes qui lui adressaient leur reconnaissance comme suit :

« Les mousquetaires formés par vous ressentent durement le rapt de leur chef aîné et expriment le désir de se retrouver à nouveau sous votre commandement. Vous nous redonneriez confiance ».

LE ROYAL DEUX-PONTS

Le 1^{er} janvier 1792, le régiment était transformé en 99^e régiment de ligne. Il existe toujours.

La mère devait maintenir Forbach à la famille, alors que Christian et Guillaume rejoignaient Deux-Ponts, puis Karlsberg. Ils préparaient avec d'autres émigrés la fuite de Louis XVI, mais il ne dépassera pas Varennes.

Les émigrés se concentraient en montant la campagne de France avec arrêt à Valmy, les troupes françaises s'étant ressaisies.

Il semblerait que les frères de Forbach n'étaient pas de l'expédition. Cela se déduit d'une lettre du 21 décembre 1792 à Maillard, gérant de la propriété de Forbach et de laquelle ressort qu'il n'a point porté jusqu'alors les armes contre la France.

Le ministre plénipotentiaire de la République Française à la Cour Palatine de Deux-Ponts établissait aux deux frères un certificat de patriotisme.

Deux-Ponts n'étant plus un havre de sûreté, la famille poursuivait son émigration vers l'Est ; les troupes françaises reprenant force et conscience après Valmy, entraient en Allemagne et plus spécialement dans le Palatinat.

Christian s'engageait comme d'autres émigrés aux côtés de Frédéric Guillaume II de Prusse et entraît au combat contre la ligne de résistance de Wissembourg, mais les Français progressaient jusqu'au Rhin.

Le 21 mars 1795 décédait à Wiesbaden l'épouse de Guillaume.

La situation s'améliorant, les de Forbach étaient rayés de la liste des émigrés avec retour en Lorraine en 1800.

Entretemps, les frères prenaient rang dans l'armée prussienne comme généraux de brigade, Christian devenant gouverneur de Mannheim, puis commandant d'un corps d'armée, au moment même où Napoléon prenait de l'ampleur.

Les fils de Guillaume étaient depuis 1799 lieutenants au régiment de chevaux-légers du comte Palatin.

En raison du passé des de Forbach au service de la France se faisaient jour des difficultés. Ses troupes étaient sérieusement malmenées par Moreau ; Christian lui-même blessé, faillit être fait prisonnier.

LE ROYAL DEUX-PONTS

Entretiens et, par le traité de Lunéville, les Français s'implantaient sur la rive gauche du Rhin. Christian rentrait dans le rang et revenait en 1802 en France pour s'occuper de ses affaires. A Saint-Cloud, il rencontrait le premier consul.

En 1803, Christian sollicitait sa mise à la retraite et revenait en Bavière pour y marier sa fille aînée avec le comte de Gravenreuth, diplomate de haut rang.

Guillaume, mourant, disposait de ses biens ; son fils Christian recevait 6 600 florins et un quart des rentrées de Pulversheim. Les autres biens fonciers étaient destinés aux filles.

L'autre fils de Guillaume, Charles-Auguste, capitaine en 1806, était sous les ordres de Jérôme Bonaparte. Il se battait comme un lion et victorieusement lors d'une rencontre avec des troupes prussiennes. Il récidivait le 10 janvier 1807 en Silésie et était nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

Le 29 décembre 1807 mourait à Paris, 3, rue de la Chaise, à 73 ans, la veuve du duc de Deux-Ponts, suivant en la mort, Guillaume, survenue le 21 Juillet. Christian, l'aîné, voyageait entre Paris et l'Allemagne. Pendant ce temps, les fils se battaient brillamment sous les ordres de Napoléon.

Charles-Auguste, commandant au 1^{er} chevaux-légers tombait à Smolensk en Russie en 1812, en commandant son régiment ; ses supérieurs étaient morts ou gravement blessés.

Selon la chronique, il bravait le feu russe et tombait, grièvement blessé, par balle au ventre.

Le général Dommarget écrivait que le commandant de Deux-Ponts était mort aussi vaillamment qu'il combattait, en précisant qu'il avait montré courage lors des diverses attaques du régiment. Sa disparition était une grande perte. Christian, l'aîné, décédait, le 25 octobre 1817, à 66 ans. La famille des Deux-Ponts avait cessé d'exister. Ainsi se termine le geste des de Forbach, au service de la France.

Quant au Royal Deux-Ponts, il continuait à se battre sous couleur française, en ornant son drapeau des hauts faits suivants :

Marengo (1800), Wagram (1809), La Moskowa (1812) sous Napoléon, Aculcingo (1862) au Mexique, Champagne (1915), Verdun (1916), la Malmaison (1917) et Résistance (Ain-Jura 1944).

LE ROYAL DEUX-PONTS

Ce glorieux drapeau est orné de la Croix de la Légion d'Honneur pour la prise à Aculcingo, le 18 mai 1862, du drapeau mexicain du 2^e R.I. de Saragoza par le sous-lieutenant Picarant et les soldats Lecoustre, Mege et Sineux et du drapeau des sapeurs de Zacatecas à Borrego, le 14 juin 1862 par le caporal Tisserand.

S'y ajoutent la Croix de guerre 1914-1918 avec deux palmes et celle de 1939-45 avec une palme ainsi que la Médaille d'Or de Milan.

Depuis 1757, le Royal Deux-Ponts, puis 99^e régiment de ligne, d'infanterie alpine et d'infanterie tout court, reste un fleuron de notre armée.

Les quatre appréciations suivantes en apportent la preuve :

— L'histoire présente peu d'exemples d'une intrépidité égale à celle qu'ont montré les compagnies du 99^e dans l'attaque de Cerro-Borrego.

Général de Lovencez, 1862.

— S'est affirmé comme une troupe valeureuse, disciplinée et parfaitement instruite.

Citation 1915.

— Je n'oublierai jamais que le 99^e R.I. a sauvé mon honneur militaire, en résistant le 7 mai, pendant toute la journée à l'attaque de toute une division allemande.

Général Peillard, 1916.

— Encerclé, a su se frayer un passage.

Citation 1940.

Pour terminer, le refrain quelque peu osé, mais combien gaulois :

« Tire au flanc, tu seras content »

« Tire au cul, tu sera bien vu ».